

fond des nuages de fumée qui, après avoir léché les dorures, disparaissaient par la fenêtre ouverte.

—Ainsi, dit Maxime continuant la conversation, ta visite n'a pas eu le succès que tu espérais ?

—Loin de là : Mlle Sorel s'est fortement effarouchée, a pris de grands airs et m'a carrément mis à la porte ?

—Cela ne me surprend pas ; d'ailleurs, je t'avais prévu.

—Je te l'ai dit, Marie me plaît infiniment ; j'ai envie ton heureux sort, car cette jeune fille était la plus adorable qu'on pût rêver ; si tu l'avais gardée, je n'aurais certainement rien fait pour la détourner de toi, la femme ou la fiancée d'un ami est toujours sacrée pour un galant homme. Mais tu te maries, tu romps avec elle, c'est me donner le droit de la prendre. Je puis te le dire, maintenant, depuis quelque temps déjà je suis hanté par le désir de l'épouser, et la façon dont elle m'a accueilli ce matin, loin de produire l'effet d'une forte douche d'eau froide, rend, au contraire, mes desirs plus brûlants.

Après tout, c'est son bien que je veux. Je n'ai pas, comme toi, à me faire passer pour un chef, un sous-chef ou un employé de bureau ; je suis baron, elle le sait ; je suis riche, elle le sait également ; je puis faire d'elle, et c'est mon intention, la femme la plus enviée, la plus jalouée de tout Paris. Aujourd'hui, elle vit comme une reluse.

—C'est dans ses goûts.

Je ne cacherai pas Marie, moi ; j'en serai fier et je mettrai mon orgueil à la mener partout, à la faire voir.

—Voilà de beaux projets, répliqua Maxime, souriant tristement, seulement ils ne se réaliseront point.

—Pourquoi non ?

—Je connais Marie, mon cher, je la connais bien. Avec elle tu perdras ton temps et tes peines. Tu ne réussiras pas.

—Nous verrons bien.

—Tu ne réussiras pas, te dis-je. Tu te tromperais du tout au tout si tu pensais que la perspective du luxe, de ceci et de cela peut l'éblouir et troubler sa raison.

Tu sais comment elle t'a reçu une première fois ; si tu as la hardiesse de revenir sur ce que tu lui as proposé, si tu te permets de lui parler de tes projets, elle ne te répondra que par un refus superbe, et tout ce que tu pourras obtenir d'elle, — si tu ne l'as pas déjà, — ce sera son mépris.

—Allons donc, elle est femme !

—Oui, Raoul, elle est femme ; mais elle n'est pas une femme comme les autres, c'est-à-dire comme celles à qui tu voudrais qu'elle ressemblât. En elle que de dignité et de fierté ! Tu ne te doutes pas de la délicatesse qu'il y a dans son cœur, de tout ce qu'il y a de véritable grandeur dans son âme !

Je me marie, ma mère le veut, l'exige, la rupture s'imposait. Je devais ce sacrifice à la jeune fille à qui je vais donner mon nom, à sa famille, à ma mère ; dans l'intérêt même de Marie, j'ai fait ce que je devais. Mais je l'ai aimée, Raoul, je l'ai aimée et je l'aime encore, et je me demande si le mariage pourra étouffer cet amour dans mon cœur.

En ne lui disant point que j'étais, je l'ai trompée. Ah ! bien souvent je me le suis reproché... J'ai dû prendre ce nom de Lucien Gervois pour me faire écouter, pour me faire aimer. Elle ne pouvait voir dans un chef de bureau un homme trop au-dessus d'elle.

Si elle avait su que j'étais le comte de Roamond, elle se serait détournée de moi et ses oreilles et son cœur seraient restés fermés. Voilà pourquoi je l'ai trompée, pourquoi j'ai été condamné à lui mentir toujours. Je l'aimais, l'amour est mon excuse.

Elle m'aimait aussi, elle, et cependant elle ne me l'a pas fait ouvertement avouer. Il m'a fallu vaincre une à une ses craintes, ses susceptibilités ; j'ai dû employer toutes les ressources de la diplomatie amoureuse.

—Tu étais dans ton élément, Maxime ; diplomate, tu l'es ; n'est-il pas question de faire de toi, prochainement, un secrétaire d'ambassade ?

—Je ne sais pas encore si j'accepterai. Et cependant, comme le dit ma mère, il est temps que je fasse quelque chose.

—Ton mariage est le premier pas fait ; tu seras secrétaire d'ambassade et, dans dix ans, tes amis te salueront du titre d'ambassadeur.

—Je reviens à Marie.

—Oui, revenons à elle ; sais-tu, Maxime, qu'en me parlant de Mlle Sorel comme tu le fais, tu la rends mille fois plus désirable.

—Raoul, je te donne le conseil amical de ne plus penser à elle.

—Serais-tu jaloux ?

—Je ne sais pas. Mais que ce soit pour ce motif ou pour un autre, je te dis encore de ne plus penser à Marie. Tu es allé chez elle aujourd'hui, tu as eu tort, et je te demande comme une prière de ne plus chercher à la voir. Pourquoi troubler la tranquillité qu'elle peut avoir, la pauvre fille, pourquoi la tourmenter ? Tu n'as rien à attendre, rien à espérer d'elle, et, sincèrement, je te le dis, tu es le dernier, tu entends, le dernier qu'elle aimerait.

—Ah !

—Tu ne lui es pas sympathique.

—Qu'est-ce qui lui déplaît en moi ?

—Bien des choses, peut-être ; mais sûrement ton scepticisme à l'égard des femmes.

...Je n'aime pas votre ami, M. de Simiane, me disait-elle, il n'est pas permis à un homme bien élevé, à un homme qui a une mère et des sœurs, de parler de la femme comme il le fait. Il ne respecte rien et ne croit à rien. Pour lui chez la femme tout est marchandise : sa jeunesse, sa beauté, son amitié, son amour, sa conscience, sa vertu, son honneur, tout s'achète.

C'est ainsi que tu as parlé devant Marie Sorel, par forfanterie, voulant évidemment te faire plus mauvais que tu ne l'es réellement ; mais il y a des choses qu'on ne doit pas dire, une réserve qu'il est bon de toujours garder.

Après cela, je te laisse à juger ce que Marie pense de toi et quelle confiance tu peux lui inspirer.

Elle est jeune, elle ne se condamnera certainement pas à vivre seule ; mais, sois-en convaincu, elle n'épousera jamais qu'un homme qu'elle aimera et dont elle sera sincèrement, sérieusement aimée.

Pauvre fille ! tu me trouvais triste tout à l'heure, je pensais à elle. Que va-t-elle faire ? Que va-t-elle devenir ? Oh ! je sais bien qu'elle ne se laissera point saisir par la misère ; elle a du courage, de la volonté, elle travaillera. Mais l'on sait ce que peut gagner une femme en usant sa jeunesse et sa santé. Si je pouvais lui faire accepter un don, seulement une vingtaine de mille francs, ce qui la mettrait à l'abri de certaines éventualités de l'existence, mais elle ne voudra pas, sa fierté lui ordonnera de refuser. Et la voilà, prête à entrer dans les luttes continuelles de la vie.

J'ai fait une tentative, j'ai laissé chez elle un billet de mille francs, pour voir.

Un ballon d'essai.

—Oui. Eh bien, je suis à peu près certain qu'elle ne touchera pas à cet argent ; elle est capable de l'envoyer à l'assistance publique.

—Ou de te le renvoyer tout simplement.

—Oui, si elle savait où l'adresser.

—Je comprends maintenant pourquoi elle voulait me charger de te faire parvenir une lettre.

—Une lettre ?

—Toute prête, c'est à dire déjà écrite ; sans aucun doute, le billet de mille francs était sous l'enveloppe.

Le comte hochet soucieusement la tête.

—Ainsi, murmura-t-il, je ne pourrai rien faire pour elle.

—Mais, mon cher Maxime, tu n'as rien à faire pour elle. Ce qu'il y a à faire, c'est moi qui le ferai. Plus le siège d'une place forte est difficile, plus il y a de mérite et de gloire à s'en emparer. Tout ce que tu viens de dire ne m'a nullement découragé. Et tiens, je crains sérieusement que je deviens amoureux fou de Mlle Sorel.

Je saurai lui faire oublier les sottises que j'ai pu dire de